

L'ACADEMIE DES BEAUX ARTS ET DES METIERS D'ART
D'ELISABETHVILLE

C'est en 1948 que Laurent Moonens découvrit le Congo Belge, à la suite d'une bourse de voyage donnée par le Ministère des Colonies.

Ce départ devait transformer la vie du peintre et lui donner goût à nos cieux.

Avant cela, Moonens, après avoir fait son Académie, continua ses études à l'Institut Supérieur des Arts Décoratifs de la Cambre et y obtint la plus grande distinction. Ensuite, il travailla la peinture avec le maître Jean Laudy. Nommé professeur de dessin et de peinture à l'Académie de Molenbeek, excellente école, il démissionne pour se lancer dans l'aventure africaine.

Son séjour à Léopoldville lui fit découvrir l'art bantou à la fois dans sa perfection, mais aussi dans ses défauts. C'est l'aspect commercial et commun qui frappa le plus le peintre. Tant de croûtes brossées à la hâte et vendues à la terrasse des cafés ne pouvaient être la seule expression picturale des noirs. Il devait certes y avoir autre chose de plus tangible derrière ce désir de lucre que cachaient à peine les chromos mal façonnés présentés à tout venant. Pourtant, les meilleurs d'entre eux, des peintres comme Mongita, Bata, Rayongonda reçurent des enseignements de Moonens afin de mûrir leur style européenisé. De toute façon, il était trop tard pour changer leur conception de la peinture et les remettre dans le vrai chemin de l'art bantou.

Le premier souci de Moonens, dès lors, fut d'étudier l'état d'évolution de l'art indigène et tout de suite germa en lui l'idée de fonder une académie qui dispenserait aux congolais la technique et le goût de l'art selon leur propre inspiration,

A Elisabethville, Moonens visita l'atelier de Desfossès et il y trouva une originalité bien supérieure à ce qu'il avait vu jusqu' alors. Continuant à étudier le problème, c'est en 1951 que le projet fut seulement mis à exécution, non pas à Léopoldville, mais à Elisabethville qui avait définitivement accroché le coeur de Moonens, ville plus cultivée et dont le climat était plus favorable.

Entretemps, il avait voyagé un peu partout dans le Congo, était rentré en Belgique où il exposa des toiles faites en pays noir.

L'Académie des Beaux-Arts et des Métiers d'Art prit donc son élan, il y a cinq ans et, installée dans un coin du Musée Léopold II, accueillit blancs et noirs. C'est peut-être la première école où européens et africains oeuvrent sous le même toit, pour atteindre le même but: l'Art.

Parmi les élèves blancs, il en est qui ont fait leur chemin, qui ont récolté des lauriers en Europe. Parmi les noirs, Amisi notamment a été remarqué dernièrement encore et a obtenu le Prix du Ministre des Colonies, lors de l'exposition des Deux Portes à Bruxelles.

Mais en 1951, l'Académie était en son enfance et Moonens, son créateur et directeur devait faire face à bien des difficultés, surmonter bien des obstacles pour continuer à dispenser les bienfaits de son enseignement. Il n'attendait pas les subsides pour développer constamment son œuvre. Grâce à la compréhension de gens avertis, l'Académie, fut, dès la première heure, un succès. Soutenu, encouragé par l'assiduité de ses élèves, Moonens persista. D'autant plus qu'un problème humain se posait: celui de la jeunesse européenne sans moyen de faire des études d'art (base pour les poursuivre en Europe) et aussi celui des jeunes noirs.

Certes tous ceux qui se présentent à l'Académie ne sont pas doués pour l'expression artistique, mais avides d'apprendre, de s'élever. Fallait-il les rejeter et en faire des désoeuvrés, sans idéal, graines pour la délinquance juvénile.

Moonens ouvrit donc largement les portes de son Académie et accueillit les élèves dans ses sections de dessin d'architecture, de publicité, de céramique et des arts appliqués en général. Dès le même moment, des professeurs spécialisés collaborèrent au développement de l'Académie. Mais une autre lacune lui fit encore faire plus et le manque de formation des élèves noirs l'amena à créer des cours généraux de français, de technologie et d'arithmétique.

En 1954, à la mort de Pierre Romain Desfossès, l'atelier de ce dernier fut recueilli par Moonens, à la suite d'une décision officielle.

Dans son édition du 10 mars 1956, "Congo-Soir" rappelle ce qui suit: "Nous ne voudrions pas terminer sans rectifier une petite erreur trop souvent commise : l'Académie a été créée il y a cinq ans

par Laurent Moonens seul et cette Initiative est antérieure à la disparition de l'Atelier Pierre Romain Desfossès dont les élèves, à ce moment, furent recueillis par M. Moonens. Ceux-ci, dans une section séparée, continuent à suivre en toute liberté les enseignements de leur premier maître.

"Desfossès n'avait pas créé une Académie mais un Atelier, ce qui fait une très grande différence car l'idée intéressante et nouvelle de Laurent Moonens était non seulement de développer des talents artistiques mais également de leur fournir des possibilités de gagner leur vie en entrant dans le domaine utilitaire de la publicité, par exemple, de l'étalage, tapisseries, céramiques, décoration textile, etc., et il y a admirablement réussi".

Moonens forma certains de ces artistes comme moniteurs, ce qui était une promotion normale pour des hommes de métier.

Quittant le Musée Léopold II, l'Académie installa ses bancs, ses tables de dessin, bref tous ses impedimenta dans le Hall du Cinquantenaire d'Elisabethville.

Le nombre des élèves ne cessa d'augmenter.

En mai 1955 S.M. le roi Baudouin y fit une visite improvisée imprévue au programme. Ce fut un bel encouragement.

In mars 1956, le Cinquantenaire devant être rafraîchi et mis en ordre pour les fêtes de l'Union Minière et du B.C.K., Moonens fut obligé de chercher un nouvel abri et trouva un asile dans les combles de l'Athénée Royal d'Elisabethville.

Cette solution ne peut-être que momentanée bien sûr car l'Académie mérite ses propres locaux beaucoup plus spacieux, mieux éclairés et mieux adaptés aux impératifs de son rôle.

A la rentrée de septembre, trente-deux nouveaux élèves seront admis s'il y a de la place pour les caser, ce qui portera le total des élèves à cent cinquante.

o o o

Avant de quitter ses locaux du Cinquantenaire. l'Académie fit une exposition (la cinquième) des travaux des élèves et la presse fut unanime pour reconnaître son importance.

Nous lisons dans l'ESSOR DU CONGO du 7 mars 1956: "En même temps qu'à la révélation de talents, qu'il nous soit permis de rendre

hommage à celui qui en a permis l'éclosion: M. Laurent Moonens. Cet artiste, dont le talent et la maîtrise se sont dès longtemps affirmés, n'hésite pas à sacrifier sa propre satisfaction artistique pour mieux se dévouer à son Académie. Ses connaissances artistiques et pédagogiques étendues, il les a mises au service exclusif de ses élèves qu'il guide avec tact et efficacité."

Plus loin encore: "De hautes personnalités de l'art belge sont confondues par la portée de l'oeuvre entreprise et par sa réussite artistique. Nous n'en voulons pour preuve que ces extraits de lettres...."

"D'une lettre de M. Robert Giron, directeur général de la société auxiliaire des expositions du Palais des Beaux-Arts, nous détachons le passage suivant: "J'ai été ébloui par la qualité, l'invention et l'intérêt que ces oeuvres présentaient. J'aimerais que vous puissiez nous laisser un matériel suffisant pour faire une exposition... Etant donné la qualité exceptionnelle des oeuvres que vous m'avez montrées, j'aimerais pouvoir, grâce à cette combinaison, saisir une occasion et ne pas perdre une chance de pouvoir montrer au public belge un tel ensemble".

"Du directeur de l'Institut Supérieur et Académie royale des Beaux Arts d'Anvers: "J'ai été favorablement surpris par la diversité et par la réelle beauté des travaux des élèves que vous m'avez soumis et il me paraît indispensable que votre oeuvre puisse se poursuivre au Congo afin que l'art indigène ne dégénère pas. La qualité hautement artistique, la spontanéité et la personnalité qui se dégagent des oeuvres que j'ai pu admirer, prouvent combien votre enseignement a su conserver les caractéristiques des artistes africains"; "... Je serais heureux, une fois notre grande salle achevée, d'y organiser une exposition qui ne manquera pas de susciter, dans les milieux culturels d'Anvers, le plus vif intérêt".

"Enfin M. Paul Fierens, conservateur en chef des musées royaux des Beaux-Arts de Belgique: "Certains de ces jeunes gens possèdent, de toute évidence, des dons exceptionnels. Ils sont naturellement peintres et même poètes. Il n'y a me semble-t-il, qu'à les laisser aller en les protégeant toutefois contre les dangers, soit de l'anarchie, soit de l'exploitation commerciale"... Je souhaite

qu'on s'intéresse en haut lieu à votre effort, qu'on le soutienne, qu'on fournisse les moyens de le poursuivre et de l'accroître sans que vous deviez lui sacrifier votre oeuvre personnelle. On se doit, à mon avis, de préserver une source d'Inspiration, de renouvellement pour les arts congolais, que vous avez su déceler et dont il s'agit seulement de régulariser le cours, le débit".

Dans "Le Progrès" hebdomadaire congolais illustré nous lisons encore: "Voilà enfin de l'art typiquement bantou et si divers, d'une conception parfois si osée qu'il ne nous est pas possible de croire à sa réalité. Mais tout est là, tangible, vivant, alerte, coloré... C'est une véritable explosion de pensées, de sensations que déclenchent en nous les peintures des Tshilolo, Mwambia et consorts".

Dans "Congo-Soir" du 10 mars: "Cette année scolaire 1955 - 1956 nous offre une moisson particulièrement riche et dont la diversité étonne le visiteur".

II est indéniable, en effet, que l'Académie est devenue une institution indispensable dont la disparition serait considérée comme une perte irréparable.

Et ceci est d'autant plus vrai que nous assistons à l'éclosion d'une pléiade de Jeunes talents noirs dont les oeuvres ont été remarquées non seulement en Belgique mais également à l'étranger.

Le rare talent de Moonens dans le domaine de l'art pur est d'avoir compris, dès le début, que son rôle de pédagogue et d'éducateur devait être tout de souplesse. Artiste doué d'une belle culture artistique Moonens a été plus un conseiller qu'un maître. C'est pourquoi le talent de ses jeunes élèves est si divers et non pas limité.

Cette exposition nous a permis de prendre contact avec le nouvel art primitif vivant, libre d'inspiration et de conception et, ce qui est très important, ayant des résonances dans l'âme noire. Des oeuvres d'une beauté sobre et colorée, dont les couleurs se marient harmonieusement, des audaces même, des mise-en-page imprévues font que fatalement nous aimons les qualités de celles-ci. Comme nous aimons les panneaux décoratifs, les projets

de tapisseries, les paravents, les céramiques, les tables couvertes de céramique peinte, les croquis humoristiques, etc..

Si c'est en cela que réside la raison d'être de l'Académie, en ce sens qu'elle fait éclore la moisson la plus précieuse de l'âme bantoue qui participe à l'évolution de la pensée dans le monde par les arts, n'oublions pas que par ses autres sections, elle ouvre à ses élevés de nombreux débouchés: architecture, publicité notamment et que d'autre part elle permet à tous, grâce aux cours d'arithmétique et de français d'acquérir ou de perfectionner des connaissances plus communes, mais utiles dans la vie courante.

Après cinq années de travail constant, Moonens a atteint son but. Il peut être fier de son Académie et regarder l'avenir avec confiance car ce qui est ne peut pas périr maintenant que l'élan est donné.

D'ailleurs la formule adoptée par Moonens est celle qui présente les meilleures garanties pour l'avenir.

Le gouvernement actuel l'a fort bien compris et le rapport de la Mission Pédagogique Coulon - Deheyn - Renson le signale. Voici repris de "Congo-Soir" des commentaires pertinents: "Une première tentative a été faite par Pierre Romain Desfossès et qui a révélé de grandes possibilités mais également quelques écueils à éviter. Ses anciens élevés sont actuellement "prisonniers d'un genre" qui plaît sans doute à l'Européen mais étouffe l'originalité de leur race. En se commercialisant, ils s'européanisent et perdent le génie créatif que nous recherchons. Voyons d'ailleurs ce qu'en dit le rapport de la mission Pédagogique Coulon - Deheyn - Renson : "Même souci chez les protagonistes actuels d'empêcher l'artiste Noir de tomber définitivement prisonnier d'une formule comme ce fut malheureusement le cas chez les élèves de Romain Desfossès, naguère à Elisabethville".

"Dans le sens de la "formule" mortelle pour l'artiste, il y a encore un autre danger venant d'une interférence menaçante et qu'on perçoit notamment à Mushenge, en plein centre de sculpture Bakuba. C'est celle qui risque, sous l'influence de missionnaires trop zélés de faire glisser l'art indigène vers une sorte de nouvelle Confection Saint-sulpicienne "à la mode d'Afrique".

"Pour parer ce danger, le plus simple serait de rattacher de telles écoles de sculpture aussi manifestement autochtones, à la chefferie, comme ce sera le cas par ailleurs pour certaines écoles primaires et écoles artisanales. Mais alors se posera le cas du professeur. En fait il ne serait pas si insoluble et désespéré qu'il y paraît aujourd'hui si ce genre d'institution était vraiment soutenu comme il le mérite par les pouvoirs publics".

Et plus loin: "Dans les centres comme Elisabethville et Stanleyville (.....), c'est l'Etat (.....) qui devrait s'intéresser à la chose et créer des écoles d'art. Celle d'Elisabethville existe déjà et fort prospère, il n'est que la reprendre officiellement".

Ce qui précède est n'est-ce pas, le mot de la fin et la réalité qui importe le plus.

L.D.